

Dhôtel
Un vagabond joue en sourdine

Dominique Issenhuth et Jean-Pierre Issenhuth

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, D. & Issenhuth, J.-P. (1986). Dhôtel : un vagabond joue en sourdine. *Liberté*, 28(5), 36–39.

DOMINIQUE ISSENHUTH
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

DHÔTEL

Un vagabond joue en sourdine

à Yves Crespel

Quel titre André Dhôtel aimerait-il que l'on donne à un article le concernant? Peut-être celui qui surmonte cette page, volé à Hamsun. Ou bien: *Le cancre du roman*. L'image du cancre en est une qu'il affectionne, tout professeur qu'il est. L'image de celui qui ne fait pas ce qu'on attend, qui n'est jamais là où il faudrait et qui, de ce fait, surprend des choses que personne ne remarque. Devant les bons élèves, le monde se compose un masque de concepts, de lois, de systèmes, de démonstrations qui les fait parler à vide en croyant parler de lui. Le cancre, celui qui n'y connaît rien, a bien plus de chances d'y voir clair, et voyant clair, il vit vieux.

André Dhôtel a aujourd'hui 86 ans, au moins cinquante livres derrière lui et une poignée de lecteurs fidèles, dont Paulhan, Follain, Jaccottet. Comment nommer les livres de Dhôtel? Des «romans»? Ce sont des histoires qui s'étendent de proche en proche, vaille que vaille, comme l'eau s'étendant sur une terre sèche et presque plate: elle cherche les creux et lorsqu'ils sont pleins, elle déborde vers d'autres creux. Ce qui compte, dans les livres de Dhôtel, ce n'est pas l'intrigue, c'est ce qui reste après la lecture: l'impression que le monde n'est peut-être pas tout à fait ce qu'on croyait.

Le monde des «romans» de Dhôtel, c'est le

monde avant que les routes soient toutes tracées, ou bien le monde des routes effacées. Pourquoi dit-on une phrase plutôt qu'une autre? Pourquoi regarde-t-on de tel côté? Pourquoi va-t-on à tel endroit plutôt qu'ailleurs? Les mouvements, les paroles restent aussi imprévisibles que les brusques changements de direction dans le vol brisé des oiseaux. «J'ai, dit Dhôtel, la passion de ce qui est hasardeux, c'est-à-dire vu au hasard et à côté de la question». Or, tout est hasardeux pour le promeneur qui n'est heureux que perdu, pour le guide de musée qui n'est heureux qu'amnésique et qui improvise. Ces gens-là ne bâtissent pas d'itinéraires raisonnables ni d'intrigues bien ficelées, et cela déroute et agace.

Les personnages de Dhôtel ne se détachent pas sur la toile de fond d'un milieu. Au contraire, c'est bien souvent le milieu, la nature omniprésente, qui donne l'impression d'occuper le devant de la scène. Un oiseau, un arbre ou un orage, captés au passage, simplement parce qu'ils se trouvaient là, font une apparition intempestive et peuvent tenir un rôle de premier plan un certain temps. Les personnages sont présentés comme les éléments d'un grand tout fluctuant et indissociable, comme de simples émanations des circonstances du milieu naturel. Dans cet univers singulier où tout tend vers l'harmonie, ils sont une surface en perpétuel mouvement dont il faut deviner la profondeur, comme celle de la rivière.

Les événements (rarement marquants) et la chronologie sont laissés au second plan et traités à la légère. Au fond, quand Dhôtel écrit «le lendemain» ou «un mois plus tard», on a l'impression que c'est égal et interchangeable. Les moments, comme les lieux, existent à plusieurs niveaux. Il s'agit d'abord de s'y arrêter, de les regarder sous plusieurs angles, d'en éclairer les prolongements. Peu importe ce qui viendra après. Et tout semble raconté paresseusement, sans effort. Sans effort? Le plus grand effort est peut-être de s'empêcher d'en faire.

En sortant d'une des «chroniques fabuleuses» de Dhôtel, le lecteur se surprend à douter de ses habi-

tudes de perception, d'organisation et d'explication. Ce à quoi il ne portait aucune attention a été monté en épingle. Le détail le plus banal, la phrase la plus anodine ont pu déclencher des changements considérables et décider de toute une vie. Les références conscientes ou inconscientes qui donnaient au lecteur assurance et stabilité se mettent à bouger, disparaissent, réapparaissent ailleurs, comme des feux follets. Où est-il? Qui est-il? Qu'est-ce que le monde? Il lui vient à l'idée que Dhôtel ne l'a pas placé dans cet état sans intention, et que ce diable de bonhomme à l'œil narquois, ce faux naïf, avait un plan. Quel plan? Comment sortir de l'indécidabilité sans les lunettes que l'auteur lui a enlevées?

Ce qui au moins ressort très clairement de l'œuvre de Dhôtel, c'est la passion de voir et de noter avec émerveillement le jaillissement de la vie sous toutes ses formes. Donc aussi la passion du regard, toujours en quête de l'inespéré, de l'improbable, du décalage infime qui change tout. Pour voir et entendre au-delà des apparences, il faut absolument «rompre avec l'optique routinière», avec les livres d'école qui n'hésitent jamais, et donc se trompent toujours. Il faut devenir libre comme le cancre, errer à la recherche de signes et se laisser éblouir par la lumière.

Dhôtel ne nous conduit pourtant pas au désert comme le sorcier yaki de Castaneda. Il est dans les petites villes, les villages, les bois, les chemins de champs d'un pays bien peuplé, fourmillant de gens de toutes sortes: la Champagne du nord et l'Ardenne. Sa géographie passe par Roche. Il est peut-être un des seuls à avoir vu Rimbaud sans «semelles de vent» d'opérette, faisant les foins et se trouvant si monstrueusement bête d'aimer ça. Le pays le plus familier, chez Dhôtel, est cependant le plus étrange. Exactement comme dans certaines *Illuminations*, avec une force et un accent de vérité surprenants, mais sur un mode tout autre, et mine de rien.

Par quels livres entrer dans cet univers d'école buissonnière? Peut-être par *La chronique fabuleuse* (Mercure de France, 1960) et *La nouvelle chronique*

fabuleuse (Pierre Horay, 1984), où l'on pourrait voir une clé de l'œuvre, ou bien par *Le village pathétique* (Gallimard, 1943), *Nulle part* (Pierre Horay, 1956), *Le ciel du faubourg* (Grasset, 1956), *Le neveu de Parencloud* (Grasset, 1960), *Lumineux rentre chez lui* (Gallimard, 1967), *Des trottoirs et des fleurs* (Gallimard, 1981), *Histoire d'un fonctionnaire* (Gallimard, 1984). Pour mieux connaître l'homme Dhôtel, le «rôdeur ahuri», on peut lire les *Entretiens avec Jérôme Garcin* (Pierre Horay, 1984), ou *L'honorable Monsieur Dhôtel* de Patrick Reumaux (La Manufacture, 1984). Mais peut-on saisir vraiment Dhôtel et son univers?